

UN AUTRE HIVER EN ABSENCE

Seconde conversation depuis Beyrouth

Marc-Antoine Cyr // 22 novembre 2012

*Pourtant malgré les rides multipliées du monde
malgré les exils multipliés
les blessures répétées
dans l'aveuglement des pierres
je piège encore le son des vagues
la paix des oranges*

– Marie Uguay, poétesse québécoise

Il est des jours où mon museau s'anime comme s'il avait reconnu une odeur dans un détour de vent. Où l'air se met à trembler de manière inattendue. Et alors un souffle de voix vient me dire sur la nuque : je suis là.

Cette voix, c'est bien la tienne ?

D'autres jours, il me semble que tout l'air reste plat. Que tu n'es qu'une sorte de lumière clignotant vaguement de loin dans la nuit, une lanterne distante. Ces jours-là je ne sais plus très bien si c'est de toi qu'il s'agit.



L'ancien phare de Beyrouth, égaré au milieu de tours d'habitation plus ou moins neuves, a fini de tenir son rôle de sentinelle. Pour l'apercevoir, il faut zoomer entre les palmiers et les grues, entre un immeuble et puis un autre, pour finalement le trouver là, dressé mais éteint. Devenu un nain de ciment quand autrefois il devait se tenir là en seule et haute majesté.

J'imagine une autre époque. J'imagine un temps où il n'y avait pas cette route large et asphaltée, ces trottoirs tout lisses, ces palissades de chantiers. Où des figuiers de Barbarie poussaient en sauvageons tout autour de la colline. Je plisse les yeux pour que le phare réapparaisse comme un dard planté, seule construction cernée d'un champ en friche, faisant rouler son grand faisceau dans les ombres pour prévenir les égarés en mer de la présence d'un socle, d'un quai, du début du sol. J'imagine un temps qui précède ce que je vois et que raconte ce vieux phare éteint, bizarrement préservé, quand à Beyrouth on a tendance à jeter tout l'inutile à terre.

– On a d’abord accordé à quelqu’un le permis de construire autour, puis à un autre, puis là où on avait permis une maison on a vu pousser une tour, puis une autre, puis on n’a plus trop su qui avait permis quoi, puis le vieux phare entouré de tours plus hautes que lui n’a plus servi à grand-chose, alors on l’a laissé s’éteindre pour en construire un nouveau par là, près de l’autoroute, m’a expliqué d’un trait L., qui a tout vu de ce remplacement effronté.

L’autre, le nouveau, n’a peut-être pas encore trouvé sa cohésion dans le paysage, mais il est fonctionnel en diable. Pas très large d’épaules, mais l’œil de vitre visant net. Visant loin.

Et je ne sais pas pourquoi je pense à ce vieux phare comme à la vie d’un homme. Un homme qui dans sa jeunesse aurait pu pleinement répandre autour de lui les longues lueurs de ses talents, puis s’être vu remplacer par une série de hasards, par un épuisement graduel. Son utilité patiemment démontée. Un homme usé jusqu’à devoir s’éteindre et agoniser sur place, figé comme la pierre, à ne plus savoir quoi faire que regarder cet autre lui-même perché plus loin et se taire. Tu comprends, j’ai pensé à toi, à nous. À cet effet de nos efforts. À nos bras qui comme des sémaphores agitent l’air pour atteindre les autres et puis qui se fatiguent, leurs battements éclatants devenus banals dans un monde qui se peuple vite et à qui il faut bien offrir de nouveaux repères plus élevés, plus visibles. J’ai pensé que la vie d’un homme était courte. Que la vie d’un phare était plus courte encore dans le temps d’une ville comme Beyrouth, si pressée de se dresser haut là où on a voulu la faire tomber.

J’ai pensé à tout ça au milieu de ma promenade entre ces deux phares, l’ancien et le nouveau, et j’ai eu peur que tu te taises aussi un jour. Et j’ai frémi en plein soleil parce que ton absence, tout à coup, ressemblait à une disparition. Je me suis dit qu’il fallait que je continue de te chercher entre les immeubles et les paysages où je passais. Parce que je ne saurais pas comment ni par quoi je pourrais, toi, phare éteint, te remplacer.

Reste encore un peu là, veux-tu ? Il n’est pas fini, loin encore de l’être, le temps que j’ai à te confier.



La terrasse où je me trouve ce soir crache des parfums de jasmin. Entre deux lampées d’un vin de la Bekaa, les rires explosent. Soudain on est n’importe où, juste où le vin rassemble et fait rire, n’importe où ça sent la fête et l’été tardif. On attend que sous nos pifs soient déposés des plats qui sentiront la menthe et le basilic. La pierre des murs autour fait écho à nos éclats de joie. On habite un de ces instants où la ville efface tous ses clichés. Une heure où l’on comprend qu’il

est permis d'être existant malgré les trous sur les murs, malgré les guerres encore proches, malgré l'histoire. Juste là, présent, pour une fois.

Et soudain, dans le terrain miné d'une phrase, sans que je l'aie vue venir, sans que m'aient manqué les états fébriles où souvent je tombe, dans l'instant léger de cet oubli de moi-même, bêtement heureux et purement en voyage, soudain a surgi la question couperet. La question pesante qui a rendu pesant mon silence d'après.

– Mais pourquoi tu es venu à Beyrouth ?

Trêve dans la joie. Vite me tremper les lèvres dans le vin, où il reste toujours une saveur de rire. La question m'a pris de court.

Au-delà des bonnes intentions, de mon projet d'écriture, d'une structure d'accueil qui m'a choisi et qui m'accompagne ici, pourquoi Beyrouth ? Pourquoi le Liban ? Être francophone, avoir grandi près d'un littoral, être un écrivain ferré aux voyages et aux courts exils me donne-t-il la légitimité d'être ici, à rire au hasard des soirs et à goûter le vin coulé des vallées du pays ? De quel chapitre libanais peut bien être augmentée ma biographie ?

Silence. Un peu long, le silence. Je dois parler.

Et c'est en parlant ce soir-là que j'ai compris – ou en tout cas me suis approché d'une réponse à ce pourquoi –, compris qu'au-delà de tout et en toute chose, ma quête est de savoir mieux m'approcher de l'autre. Mieux m'approcher pour écrire mieux. Que Beyrouth me semble être le lieu sur Terre où le plus d'autres sont réunis. Le lieu où cohabitent les altérités les plus distinctes en pure proximité. Identités décousues, recousues, déliées, réconciliées ou pas, mais parvenues par le partage volontaire d'un territoire à une manière d'entente, même si elle s'apparente parfois à de l'indifférence consentie. Un terrain en patchwork. Un pas-tous-dans-le-même-sac-mais-en-même-temps-si qui me plaît assez. C'est à cela que je viens boire. C'est à eux tous, ces autres-là, que je dois d'apparaître ici et de me reconnaître, autre parmi tant d'autres. Voyageur, donc légitimé dans mon voyage.

Silence un peu moins long. Je crois que ma réponse a fait son petit effet. Les têtes ont opiné. Les sourires ont approuvé. Les verres ont été soulevés et les rires ont pu reprendre en crescendo, se jeter sur la pierre des murs et aller se perdre dans un ciel piqué d'étoiles. Ma réponse a mis tout le monde d'accord avec mon arrivée ici et j'en fus content. On a continué la soirée en ouvrant une autre bouteille et en voguant sur des sujets moins pointus.

Mais depuis ce soir-là, diable que cette question de l'autre me torture et me plie le dos ! Quelle trappe ai-je donc ouverte ? Maintenant me voilà pris avec au crâne un

écheveau de questions tissé du prosaïque « qui suis-je ? » et du compliqué « ne suis-je pas moi-même un autre tous les jours ? », piqué de l'étourdissant « comment arriverai-je à témoigner de l'autre avec ma voix, de ma voix dans celle de l'autre ? ». En cherchant l'autre, n'est-ce pas surtout moi que je traque ?

Reflets de miroir sur reflets dans l'eau. Autres multipliés devant moi tout seul. Écrire serait apprendre à dire « je » au milieu de cette foule. À faire parler la solitude de l'étranger posé là. Vivant où rien n'est à moi sinon une page, ce que j'y jetterai.

De quoi ne plus dormir.

Et toi, l'autre moi-même à qui je parle, lointain reflet, sauras-tu un jour revenir vers moi ? Refaire avec moi une histoire qui serait la nôtre ?



La proximité de la mer, pour moi, tu le sais, c'est le retour d'une vieille habitude. Les années de mon enfance résonnèrent au tambourin des vagues. La maison où j'enfilais mes culottes courtes et mes baskets de gamin avait pratiquement les pieds battus par l'eau d'une baie. Cela me permet, partout au monde, là où les gens s'extasient de « oh ! » et de « ah ! » sur le moindre bout de mer entraperçu de hocher lentement la tête et ostentatoirement de dire : moi, je connais. Réaction énervante de ceux qui font de certains hasards géographiques un sujet d'orgueil. Mais c'est ainsi. Moi et mes frères de la grève et des rochers mouillés aurons toujours le même air au front. Le même sel indécollable sur la langue. Le même horizon greffé derrière l'œil. Et peu importe que comme d'autres je l'aie fuie, que j'aie déplacé mes jours et ma maison loin des embruns, la mer, je connais.

C'est du moins ce que je croyais jusqu'à avant-hier. Parce qu'il a suffi que je débouche au bout d'une avenue de Beyrouth, juste après l'hôtel St-Georges et les gargotes à poissons, et qu'elle me piège d'un coup pour que s'abolisse en moi tout le connu. Je l'ai revue, la mer, et le choc a été effarant. Tout mon champ de vision fut happé par le bleu incroyable dont elle a choisi de se peindre ici. Pas de hochement de tête, pas un son, pas un rictus. Mon enfance près des vagues effacée. Ma mémoire fracassée. Le goût du sel dissous. Toute la mer à réapprendre.

Ce jour-là, j'avais dû marcher longuement depuis mon quartier, puis à travers le centre-ville. Jambes engourdies, pieds en ébullition. Je croyais terminer ma promenade au moment où j'aurais pu dire « ça y est c'est bon je l'ai vue ». Mais quand j'ai enfin rejoint la corniche – ce grand trottoir qui longe tout le front de mer –, au lieu d'accuser ma fatigue et de simplement m'asseoir et regarder, reprendre souffle, j'ai plutôt été gagné d'un sursaut inattendu. Mon seul réflexe a

été de marcher encore. Cette mer-là n'avait rien qui m'y raccroche ni davantage de quoi m'apaiser. Je l'ai vue, puis je me suis cassé de l'intérieur.

Car celle qui tangué devant Beyrouth est une mer du début des temps. Celle qu'empruntèrent les Phéniciens pour aller à la rencontre des pharaons, puis des Grecs. Une mer qui efface tout et qui vous dit : vous êtes revenu. Une mer qui vous accouche et vous dépose. Qui vous rend à la terre et à l'histoire.

Je n'espérais pas cette révélation. J'ai poursuivi ma marche entêtée sans plus lever les yeux. Toute fatigue oubliée. Pas une seconde je n'ai lorgné vers les bancs publics. Trop en face, trop à voir. Je me suis mis à marcher, plus vite même qu'à l'ordinaire, comme s'il fallait que j'aie sous ma semelle toute la corniche d'un coup, tout le front de mer à la mesure de mes pas, tous ses kilomètres arpentés, tandis qu'à ma droite elle se tenait, la mer. Toute la mer. Toute cette mer-là qui venait de réécrire ce que je croyais savoir.

Toi qui m'avais suivi, tu t'es patiemment assis sur un banc, à me regarder m'éloigner dans une course. À sourire, j'en suis sûr, de cette secousse qui m'avait pris. Tu as su rester là à la regarder. Tu as cette patience-là, toi, avec l'horizon. Même quand il est si largement ouvert. Même quand toute la perspective s'en trouve changée. Tu sais rester serein quand devant toi va l'infini.

Moi, l'agité, j'ai filé sans une pause, un vrai train fou, te laissant rétrécir dans mon sillage, marchant jusqu'au phare – le nouveau – et croisant tel un tableau impressionniste à la fenêtre d'un wagon en marche les vieux pêcheurs patients, les jeunes pêcheurs plus alertes, les ados qui traînent, les vieilles qui veillent, les nounous poursuivant les bambins, les joggeuses voilées, les cireurs de souliers, les poseuses en maillot, les solitaires le regard à terre, les nageurs hâlés, les hommes d'affaires pressés, les vendeurs de sucré, les veuves fatiguées, croisant ces histoires à la mosaïque de mon regard détalant vite, pressé d'atteindre le bout de la terre, puis revenant du même pas sans que tu aies su m'attendre.

Repasant vers où j'avais perdu ta trace une heure avant, sur le banc où un peu de ta chaleur était restée, je me suis finalement affaissé, sans souffle, et j'ai osé la regarder en face. Me laisser embrasser d'elle. Mon seul respir n'a pas suffi pour atténuer le choc. Mes pieds se sont collés au sol et m'ont dit : ici tu t'arrêtes. Mes mains se sont agrippées aux rebords du banc et m'ont dit : je te tiens. Ma tête s'est soulevée vers le lointain et m'a dit : il t'appartient aussi.

La mer m'a dit : te voilà arrivé.

Et c'est là que j'ai su que quelque chose ici commence. Peut commencer. Commence déjà. À cause d'une mer qui abolit tout et d'une ville qui jamais n'arrête de s'inventer des commencements. Du premier commencement des hommes jusqu'au mien, celui de maintenant, Beyrouth est restée. Restera encore.

Elle en verra d'autres, des débuts insolents, venir accoster comme moi sur les ruines de l'histoire.



Beyrouth s'est agrandie, le savais-tu ?

Mise à genoux par la montagne, assise sur un rivage et couchée par les attaques répétées, mille fois assaillie par tous ses bords, par terre, par mer, par l'air, par l'infiltration forcée des canons, et même repliée sous terre quand ça bombardait trop fort, Beyrouth s'est relevée. Puis elle s'est agrandie.

Constatant les dégâts, trébuchant sur les débris, refusant d'en être réduits à fouler de la ruine édifiée sur des gravats, les habitants de la ville ont uni leurs forces, mis en marche des grues et repoussé les débris sur la mer, en y gagnant quelques arpents. Refaisant le dessin de la côte. Cumulant déchets, pierres cassées, sable, vieux restes affaissés, cendres et faisant coller cette pâte avec leurs larmes et de la sueur.

Sur ce terrain nouveau avancé sur l'eau comme la langue d'une grimace, on a déjà commencé de bâtir. Un musée, un hôtel, un bout de port, un parc à vélos. Parce qu'il faut bien un jour arrêter de vivre en slalomant entre les cratères du temps. Il faut bien continuer.

La mer s'est laissée faire. Elle a reculé d'un pas.

Et j'ai pensé que c'est aussi ce que font les hommes, qu'il en est d'eux comme des villes bombardées. On apprend sans cesse à se relever. On use de ses bras et on recommence. Vieillir, c'est sûrement ça : savoir repousser ses propres débris en avant. Ce que certains appellent grandir, ce serait plutôt s'étaler, s'agrandir en se servant des traces de ce qu'on a été et faire un pas de plus là où auparavant on se serait noyé. Un pas vers l'infini. C'est se refaire un chemin gagné sur la mer et s'y mirer à nouveau, debout encore, à la fois autre et pourtant le même.

C'est ici que je l'apprends, quand toi déjà tu savais tout ça.

Et je me dis que ce n'est qu'une fois qu'on s'est relevé que nos mains peuvent atteindre les arbres, s'il en reste. Qu'on peut cesser d'attendre que les fruits tombent pour les ramasser.